

Angers, le mardi 7 avril

Mon cher ami, je vous ai fait connaître
- du moins le nom - une revue régionaliste
qui a pour titre : le "Pays Poitevin", revue dont
la vie a été éphémère (deux ans à peine), ce
qui est regrettable car elle était fort intéressante
- et c'est j'ai ces deux années dans ma bibliothèque.)
La feuilletant, ces jours-ci, par hasard,
à la recherche d'un document quelle donnait,
j'ai retrouvé dans le n° 4 (octobre 1898) un
écho d'un Congrès ou Exposition régionaliste,
tenue en août 1897, chez vous, à St-Jean-de-
Luz.

C'est le discours de M^r de Fourcand, Délégué
du ministre de l'Instruction publique, et le
toast (au banquet) de M^r Gustave Boucher,
Directeur du "Pays Poitevin", invité comme
secrétaire général de la Société nationale
d'ethnographie.

Je vous copie ces deux documents qui
vous intéressent peut-être, ainsi que l'ami
Basquisant fervent, dont vous me parlez dans
votre dernière lettre.

Avez-vous, quelquefois, entendu parler de
cette réunion régionaliste de 1897 ? Ces
mouvements régionalistes n'ont pas eu, je crois,
grand succès, à commencer par celui du Poitou
jusqu'à ce que le "Pays Poitevin" a dû cesser de
paraître, faute de fonds ce qui est synonyme
de lecteurs ! Et pourtant le Poitou (Bas et
Haut) comprend 4 départements au moins !!
Il y avait de quoi fournir des lecteurs !!!
Et l'abonnement n'était pas un épouvantail :
5 fr par an !

Bref, voici les deux pièces en question :

Discours de M^{re} de Fourcand

Mes Dames, Messieurs,

M. le Ministre de l'Instruction publique et des
Beaux-Arts a bien voulu me désigner pour le représenter
aujourd'hui parmi vous et vous porter le témoignage
de la sollicitude du gouvernement en ce qui touche
la conservation des vieilles mœurs, la sauvegarde des
arts anciens et populaires, le respect dû aux francs
caractères d'une vie régionale fortement accen-
-tuée, ce qui constitue, enfin, l'expressive et tradi-
-tionnelle physionomie de nos provinces, j'ai ac-
-cepté cette mission avec reconnaissance et comme
un grand honneur. On est profondément heureux,
en effet, lorsque, si l'aut vouté soi-même, de fer-
-me conviction, à la cause de la décentralisation
intellectuelle, on se voit accrédité pour dire aux éar-
-giques soldats, aux propagateurs de l'idée féconde,
que leurs efforts sont récompensés. Et ce n'est pas
seulement de la joie qu'on éprouve, c'est aussi
une juste fierté lorsqu'il s'agit de proclamer
la vitalité merveilleuse de l'esprit des aîeux pré-
-cisément dans une contrée comme la vôtre, si riche
de sa gloire immémoriale, si légitimement con-
-fiante en son avenir.

Je sais, Messieurs, devant qui je parle. Dans
vos rangs, il y a des érudits et des artistes, des lettrés,
des dilettantes, de simples curieux : il n'y a que
des hommes de cœur, Basques purs, Français sans
réserve. Ne laissons jamais insinuer que la décen-
-tralisation intellectuelle puisse être nulle part, à
aucun moment, en aucune mesure, une façon de
séparatisme. Elle est une des rigoureuses et magni-
-fiques conséquences de la liberté de cette liberté
-vont vos tant de fois si célèbres Furets ont posé le
fait et le principe. Elle est, en même temps, par

la force sacrée des choses, l'une des plus belles ga-
-rantes, la plus belle peut-être, de l'indestructible
unité. Le lieu natal nous apparaît comme le tendre
du monde en nous sommes le plus près du cœur de la
patrie. Impossible de se méprendre au sentiment
qui nous y attache: c'est le vrai sentiment national
qui nous fait de toute la tendresse de nos chers souvenirs.

Par ce sentiment, on vit sans défaillance et, pour lui,
on va héroïquement au-devant de la mort. Per-
-sone ne me démentira si j'énonce cette vérité
sous cette forme absolue: qui aime le mieux sa petite
patrie, donne les meilleurs gages à la grande. Di-
-tes-moi donc en quelle bataille française le sang
basque s'est ménagé, sur la terre et sur la mer?

Je compare les provinces à des familles dis-
-tinctes, collatérales ou alliées, égales en droits
et en devoirs, solidaires entre elles, indivisiblement
unies par un lien essentiel. De même que chaque
famille a son nom et ses traditions, son patrimoi-
-ne et, pour ainsi parler, ses allures, chaque pro-
-vince a sa personnalité, ses ressorts, ses res-
-sources, ses hérités. Chacune se particularise
et toutes s'absorbent dans l'indivisible nation.
Car une n'est la nation à l'exclusion des autres,
mais la nation est à la fois en toutes et en chacu-
-ne. Tel s'affirme un organisme inviolable
en soi.

Cependant, de ce que nous formons un peuple
intégral, de ce que nous sommes soumis aux
mêmes disciplines, nous sommes du même idéal,
abrités sous les plis du même drapeau, s'en-
-suit-il que, pareils de cœur, nous devions, de
province à province, nous réduire à l'uniformité?
- Non pas, messieurs. Nous avons le droit d'être
nous-mêmes. Nous le avons de par la nature avant
de l'avoir de par la société. Nous le avons au même
degré que la terre, dont les productions varient,
en nous importe quel empire, suivant les zones, les
climats et les sols. Or, cette variété des productions

14) naturelles est un bienfait inestimable, assurant au pays entier le bien-être de ce qui se recueille en la mesure de ses parties. Toute région donne et reçoit. Toute richesse arrive, en quelque sorte, à se répartir. Ainsi, la diversité des apports crée la loi de réciprocité, d'où naît l'équilibre. Dans le domaine moral, il n'en saurait être autrement.

Imaginez une vaste territoire comme la France uniformisée sur le modèle d'un canton. Il en résulterait un ennui morne, une paralysie de la spontanéité - par conséquent le ravallement des intelligences privées d'émulation, condamnées à l'automatisme. Mais, heureusement, les Bretons ne peuvent être identifiés aux Champenois⁽¹⁾, les Bourguignons semblables aux Provençaux, les Poitevins faits à l'exemple des Basques. De proche en proche, les aptitudes et les humeurs changent, les façons d'être, les manières de sentir se modifient comme sont différenciés les horizons et les terroirs. Ni les types, ni les goûts, ni les coutumes, ni les arts ne se répètent exactement.

On ne peut pas toujours tout s'expliquer par les données purement scientifiques, car trop de choses nous échappent dans la réduction des atomes et la primordiale constitution des milieux. Le fait certain, c'est que les manifestations d'originalité régionale sont flagrantes. Des sources éternellement vives émergent de toutes parts. Elles ont à l'envi des qualités spéciales, mais il n'y a pas à s'y tromper, ces sources sont uniquement françaises. Laissez-les jaillir, facilitez leur cours. Le génie français trouvera partout les eaux fabuleuses, les eaux limpides et chantantes,

(1) C'est très heureux pour les Bretons car vous savez qu'on dit: 99 moutons et... 1 champenois font... 100 bêtes!!!!!!
Je n'ai pas besoin de vous dire que cette note est de moi et quelle m'accompagne par le texte.

corbilles des rocs natifs, qui se baignent pour le désat-
-térer - en eux encore pour le retremper et le charmer.

Si on ne venne pas vous dire que Paris vous opp-
-prime. Celui-là seul subit l'oppression qui va la
chercher, qui s'y asservit d'avance. Regardez
plutôt, ici même, autour de vous. Est-ce que les
objets réunis dans cette belle Exposition que
nous avons vue cette, ce matin, ne vous appartiennent
pas, pour la plupart, en propre? Élargissez le cercle
de vos observations. Est-ce que votre langue n'est
pas à vous, et a-t-elle nui, nuira-t-elle, jamais
au développement de la grande langue nationale?
Est-ce que vos pastorales, vos mascarades, vos
dances, vos improvisations, vos jeux ne sont pas
marqués de signes frappants? Votre peuple ne sait-
il pas d'admirables chansons et de nobles ou
joyeux contes? Vos types ne sont-ils pas l'infir-
-mement précis? Vos conceptions n'ont pas à souffrir
des influences de Paris, non plus que de celles d'ail-
-leurs. Et vous les mettez à l'alibi des contagions
fâcheuses, si vous le voulez franchement.

N'imitiez rien du dehors; soyez en tout ce
qu'il est en vous d'être; vivez sur le fond de votre
nature et n'acceptez comme des progrès que ce
qui est conforme à vos authentiques, à vos
fondamentales aspirations - en un mot, soyez
de plus en plus soucieux de vous bien connaître
et, pour y parvenir, prenez assidûment conscience
de vos traditions. Rappelez-vous qu'il n'est pas
question de revenir vers le passé et d'en parti-
-cher les formes, mais qu'il s'agit de profiter fidèle-
-ment des leçons des ancêtres, en ce qu'elles gardent
de libre et de naïf, d'à jamais populaire.

Il y a une tradition qui vivifie: c'est la
tradition des pensées spontanées de génération en
génération. Il y a une tradition qui dessèche et qui

tue : c'est la tradition des formules. Les choses
d'autrefois persévèrent, à maints égards, en celles
d'aujourd'hui. Nous perdions trop à ne pas faire le
compte de ces instructions survivances. A consulter
le peuple, ses mœurs, ses usages, son langage, com-
-bien l'on voit, souvent, s'éclairer des profondeurs!
Sans contredit, au point de vue supérieur, nous avons,
nous aurons toujours besoin les uns des autres. Mais,
il n'est pas vrai que le point de vue supérieur réclame
vénérables sacrifices. Non, plus vous serez Basques,
mieux vous serez Français. Vous travaillerez selon
votre âme entière à l'avancement de votre province.
Vous ferez à la France — la douce France
comme parlaient les poètes de nos chansons de
geste — des éléments originaux.

Au nom de M. le Ministre de l'Instruc-
-tion publique et des Beaux-Arts, je salue tous
ceux qui participeront à ces fêtes. Je salue le
comité de l'Exposition, organisé sous les auspices
-ces de la Municipalité et de la Société d'Éthno-
-graphie nationale, et les membres du Congrès qui,
dès demain, entreront en séance. Je salue vos im-
-provisateurs, vos chanteurs, vos musiciens, vos
comédiens paysans et vos joueurs de paume.
Chacun d'eux, pour sa part, porte en lui quelque
chose de la petite patrie, tendrement inféodée
à la grande. Et puissent d'autres villes, en d'autres
régions, s'inspirer de l'initiative de Saint-Jean-
-de-Luz et de ses autorités municipales! En de
telles journées la décentralisation efficace, celle
que nous voulons et qui tend à faire vivre chaque
partie de notre sol, de sa vie parfaite dans l'uni-
-té du fier pays bien-aimé, cette décentralisa-
-tion avance à coup sûr.

Je n'ai pas besoin d'appuyer auprès de vous, mon cher ami, pour
vous signaler la beauté de ce discours, remarquable tant par
l'élévation de la pensée que par la haute tenue littéraire
du style.

Toast de M. Gustave Boucher.

Monsieur (sans aucun doute l'Évêque de Bayonne qui devait être M. Hauffut, le même qui, à l'occasion de l'assassinat de Carnot à Lyon, comparait le Président... au Christ sur la Croix!!!! un président qui, dans ses tous négligés officiels affectait de ne jamais mettre les pieds dans une Église!!!!!!!)

Messieurs,

je crains d'être bientôt victime d'une mésaventure semblable à celle que vient de vous raconter avec tant de brio votre éminent compatriote (en note : Bonnat) - Je suis en effet pris au dépourvu. J'espérais que M. Bonnat, oubliant pour un soir sa participation si active à votre superbe exposition, vous parlerait au nom de la Société d'Ethnographie Nationale dont il est le vice-président. Je dois à son effacement volontaire, je dois aussi, hélas! à la malédiction de notre ami Bordes (je pense Bordes Directeur des Chanteurs de St-Jervais, à Paris) d'occuper à ce banquet une place dont vous me voyez tout confus, mais dont je ne songe pas à tirer vanité.

Mon embarras est d'autant plus grand que j'aurais besoin d'une véritable éloquence pour rendre les impressions que j'ai ressenties en ces huit inoubliables journées. Ces impressions sont faites d'une émotion constante devant le spectacle que j'ai eu sous les yeux à tous les instants. Ici, Monsieur, Messieurs, j'ai eu la révélation de l'âme d'un peuple vraiment consciente d'elle-même, vraiment vivante. Jamais vous n'oubliez que vous êtes Basques. Dans toutes les circonstances vous pensez, vous agissez, vous parlez en Basque; vos jeux, vos danses sont vôtres. Votre musique, votre théâtre, votre littérature, tout est basque. Et il ne s'agit pas là d'une recrudescence provisoire et factice, mais de votre vie quotidienne et spontanée.

Et pourtant vous étiez inquiets. On s'est dépensé, Messieurs, ces craintes que quelques-uns d'entre vous manifestaient au début de ces fêtes, touchant leur résultat particulier quant aux Conférences, aux études, à la publication d'un monument littéraire qui en perpétuera le souvenir? Nous sommes, diriez-vous, des gens de plein air, d'extérieur, Nos conférenciers ne pourront lutter contre le soleil, ni contre les jeux de pelote, les pastorales, les mascarades. Ça sera là le point faible, nous manquerons notre Congrès.

N'ont-ils pas là vos appréhensions exprimées ou secrètes?

Eh bien! le résultat, vous l'avez vu. Une foule élégante et compacte faussant chaque jour compagnie au soleil et s'en fermant avec passion dans la salle de pensionnat Sainte-Marie pour entendre de doctes mais toujours spirituels Congrèsistes vous entretenir de votre histoire, de vos moeurs, de vos légendes, de vos chansons. Ces choses vous les connaissez tous cependant, mais vous êtes allés, en grand nombre, les écouter et les applaudir comme si elles s'étaient étrangères, et de ces assises sortira un volume⁽¹⁾ que je vous promets superbe et plein d'intérêt.

Pourquoi un succès si complet? Pourquoi cet empressement au congrès, contre toute attente?

Ah! Messieurs, le secret en est simple. Il s'agit de la patrie basque, de la religion de vos pères, chose dont vous ne vous lassez jamais d'entendre parler. Religion, patrie, deux mots qui partout sonnent le ralliement des esprits d'élite et des cœurs

(1) C'est l'ouvrage: la Tradition au pays basque dont je vous ai parlé - ce numéro du "Pays Basque" l'annonce. L'ouvrage a paru à la fin de 1898. Vous l'avez peut-être à la bibliothèque du grand Séminaire - Il est sûrement à la bibliothèque municipale, à Bayonne.

généreux. Et où sont-ils, ces cœurs et ces esprits, plus nombreux qu'en ce pays lie-ni ?

Ah! Monsieur le Duc, Messieurs, je donne libre cours à mon inspiration; laissez-moi vous entretenir à cœur ouvert.

Je vous parlais tout à l'heure d'émotion. Il en est une que je n'oublierai de ma vie: c'est celle que j'ai ressentie au moment où, assistant au jeu de pelote, et l'Angelus sonnant à votre vénérable Eglise, je vis tout ce peuple se lever, se découvrir et se signer; où j'ai vu les joueurs, d'instinct le feu de leur action, s'arrêter subitement pour s'associer à cet acte religieux et universel! Et tout cela si simple, si spontané, si visiblement habituel!

Monsieur le Duc, vous aussi vous êtes debout, lie-nissant ce peuple fidèle. A vos côtés se tenait M. le Délégué du Ministre de l'Instruction publique. Quelle vision de paix et de concorde, de confortante union dans la liberté traditionnelle! Et comme il faut remercier et aimer le pays qui vous la procure si souveraine! Oh! certes je n'oublierai jamais ce moment.

Et tenez, ma confession sera complète, et si quelqu'un la trouve imprudente, soie, eh bien, il est connu que depuis un instant, le secrétaire général de la Société d'Ethnographie nationale a disparu et qu'il ne reste plus devant vous qu'un hôte plein d'enthousiasme et de reconnaissance.

A votre contact, Messieurs, au contact de vos compatriotes, j'ai eu la claire vue d'un tempérament spécial auquel je suis fier de participer largement. Vous le savez, Messieurs, je suis Poitevin, et les circonstances m'ont fait connaître sur la limite du Bas et du Haut-Poitou, là où finit la Vendée, l'héroïque Vendée, et où commence une zone où le scepticisme et l'indifférence ont trop de fidèles. Souvent mes compatriotes se sont étonnés

ne me voir si différents d'eux, mais comme ils sont
bons, indulgents et aimables, ils m'ont aidé avec
une sympathique surprise dans la lourde tâche que
je me suis imposée. J'ai aujourd'hui, de cette différence
de caractère, l'explication vivante. Si je suis né à
Niort, ma double origine ancestrale est toute ven-
dienne. Or, on vous expliquerait tantôt : en venant
de non seulement de nos colonies basques, et une
ville entre autres, Les Sables-d'Olonne, affirme son
origine euskarienne. N'est-ce donc qu'une sim-
-ple coïncidence entre vos revendications tradi-
-tionnalistes jamais abandonnées et celles de leurs
vendéens ? Es-vez-vous deux peuples semblables seule-
-ment par hasard ? Non, Messieurs, il y a plus. Il y a
entre le vendéen et vous parenté évidente, non pas
seulement d'identité d'idéal, mais surtout d'iden-
-tité d'origine. Pour moi, Messieurs, je n'hésite
pas à le proclamer, au milieu de vous je me suis
senté Basque ! Je ne suis pas un étranger. (1)

En remerciement au nom de la Société d'eth-
-nographie nationale et d'art populaire, M. le
Maire et ses collaborateurs du nouveau et grand
succès que nous leur devons, en adressant mon plus
respectueux hommage à l'illustre président de la
Députation du Guipuzcoa et aux très distingués
membres des Cortes Espagnoles, je tire mon verre
et je bois aux Basques des deux versants, à leurs
frères, à leurs revendications régionalistes, à
leur autonomie intellectuelle !

Et vos yeux ? j'espère que vous êtes tout à fait
sûrs. Ménez-les.

Bien affectueux salut à vous
Boutinoy

(1) Je pourrais vous en dire autant. Toute ma famille, du
côté de ma grand'mère Boutinoy (grand'mère maternelle)
est vendéenne. Et précisément la seconde femme de mon grand-père
(ma grand'mère était d'un premier lit) avait pour mère une
Olonnaise. Vous voyez, mon cher ami, que nous sommes presque
compatriotes.